# Théâtre Français de la République. *L’École des Femme*s.

Quel homme que J.-J. Rousseau, quand il a raison ! c’est dommage que cela ne lui arrive pas plus souvent : il est le seul des nouveaux philosophes qui ait fait de la morale la base de la société. Il est vrai que son *Héloïse* a fait plus de mal que ses déclamations de vertus n’ont fait de bien ; c’est une bien fâcheuse contradiction : mais enfin dans cet ouvrage même, si propre à séduire et à corrompre, il rend aux bonnes mœurs un hommage éclatant : ses diatribes contre la civilisation, son apologie de la vie sauvage, quoique pleines de niaiseries et d’extravagances, annoncent cependant une grande horreur du vice. Les autres philosophes n’ont prêché que l’égoïsme, les passions, les plaisirs, l’argent : l’argent pendant la vie, le néant après la mort, c’est là toute la philosophie ; c’est la loi et les prophètes : Rousseau s’est séparé de cette secte relâchée ; c’est un anachorète rigide qui a voulu établir la réforme,

Rousseau est le seul qui ait osé s’élever, au milieu d’un siècle philosophique, contre les sciences, les arts et les théâtres, les trois principales idoles des philosophes. On cria qu’il voulait ramener la barbarie, parce qu’il préférait les mœurs aux sciences, et la vertu à la comédie : des académiciens, des philosophes, prirent comme de raison la défense des comédiens leurs confrères ; ils ne réussirent qu’à prouver combien ils étaient inférieurs à Jean-Jacques en éloquence et en logique.

Sa *Lettre sur les Spectacles* est un chef-d’œuvre de raison et de style ; il y rend au talent de Molière l’hommage que lui doivent tous les gens de goût, mais il blâme sa morale : « On convient, dit-il, et on le sentira chaque jour davantage, que Molière est le plus parfait auteur comique dont les ouvrages nous soient connus ; mais qui peut disconvenir aussi que le théâtre de ce même Molière, des talents duquel je suis plus l’admirateur que personne, ne soit *une école de vices et de mauvaises mœurs*, plus dangereuse que les livres même où l’on fait profession de les enseigner ?... Voyez comment, pour multiplier ses plaisanteries, cet homme trouble tout l’ordre de la société ; avec quel scandale il renverse tous les rapports les plus sacrés sur lesquels elle est fondée ; comment il tourne en dérision les respectables droits des pères sur leurs enfants, des maris sur leurs femmes, des maîtres sur leurs serviteurs ; il fait rire, il est vrai, et n’en devient que plus coupable en forçant, par un charme invincible, les sages mêmes à se prêter à des railleries qui devraient exciter leur indignation. »

Rousseau est encore en vénération chez plusieurs de nos sages modernes ; Rousseau n’est pas un dévot, un ami des prêtres ; c’est un zélé républicain : il n’y a ni injures ni calomnies qui puissent servir à décliner l’autorité de son opinion ; son exemple prouve qu’on peut être philosophe patriote, imbu des idées les plus libérales, et ne pas partager l’enthousiasme du vulgaire pour les spectacles.

Cette excommunication lancée contre le théâtre par un philosophe, doit paraître aujourd’hui fort étrange, et même fort extravagante ; on n’a aucune idée des mœurs, on n’en fait aucun cas ; on ne sait ce que c’est que la famille : la société est un amas d’êtres isolés, qui cherchent à s’enrichir et à s’amuser, et dont toutes les affections sont à la bourse et au théâtre ; mais cette génération sociale est une nouvelle preuve que le théâtre est une mauvaise école.

Le ridicule attaqué dans *L’École des Femmes* est celui d'un homme qui prétend avoir une femme à lui tout seul, et qui n'entend point raison sur le moindre partage de cette propriété avec qui que ce soit : cette pièce, ainsi que *L’École des Maris* ont pour objet principal, de berner les égoïstes qui veulent intercepter la circulation d'un des effets les plus agréables de la société : la quintessence de toute la doctrine de ces deux comédies, est renfermée dans ces deux vers du naïf et bon Lafontaine, qui n'était pas à beaucoup près aussi malin que ses contes :

Quand on le sait, c'est peu de chose ;

Quand on l'ignore, ce n'est rien.

Cette bagatelle, ce rien, est, sauf le respect dû aux honnêtes gens, l'adultère, crime antisocial, contre lequel des législateurs bourrus et très peu philosophes, ont eu la barbarie de décerner la peine de mort : nos poètes comiques, plus gais et plus tolérants, en ont fait un jeu, une source inépuisable de quolibets et de sarcasmes ; quoique les lois ne soient pas tout-à-fait si plaisantes sur cet article que les comédies ; cependant, comme il est presque impossible d'obtenir des preuves juridiques ; comme les mœurs plus puissantes que les lois nous ont accoutumé à rire de l'infidélité conjugale, il résulte, et de le morale du théâtre, et de la corruption que le théâtre fomente, que l'amour peut, en se jouant, briser quelques anneaux de la chaîne de l'hymen ; que ce n'est au fond qu'un badinage, utile aux progrès de la civilisation et aux agréments du commerce.

Il est vrai qu'Arnolphe imagine un genre d’éducation tout particulier pour former une épouse fidèle : nous autres, nous faisons apprendre aux filles, à grands frais, toutes sortes d’arts et de sciences ; nous avons peur qu’elles ignorent quelque chose ; nous ne les croyons jamais assez savantes : Arnolphe, au contraire, prend toutes les mesures possibles pour que sa pupille ne sache rien du tout ; il la fait élever dans une simplicité tout à fait extraordinaire : il est persuadé qu’une fille en sait toujours trop. C’est un travers, si l’on veut ; c’est un ridicule : il y a un milieu entre l’*Encyclopédie* et l’ignorance : la comédie de Molière offre du moins cette instruction, qu’une niaise n’est pas plus sûre qu’une savante ; mais, d’un autre côté, cette même comédie tourne en plaisanterie les devoirs les plus essentiels des femmes, la modestie, la retraite, les soins du ménage, l’autorité du chef de la famille : on y présente l’enlèvement d’une fille comme sa délivrance ; on s’intéresse au ravisseur et à l’innocente, qui en sait assez pour se faire enlever : on est fâché que l’entreprise ne réussisse pas, tant l’auteur a su nous inspirer de haine pour ce tuteur qui redoute si fort l’esprit dans les filles.

Cependant les principes d’Arnolphe sont parfaitement semblables à ceux de Chrysale, qui dit, dans *Les Femmes savantes* :

Nos pères sur ce point étaient gens bien sensés,

Qui disaient qu’une femme en sait toujours assez,

Quand la capacité de son esprit se hausse

À connaître un pourpoint d’avec un haut-de-chausse.

Les leurs ne lisaient point, mais elles vivaient bien ;

Leurs ménages étaient tout leur docte entretien,

Et leurs livres, un dé, du fil et des aiguilles,

Dont elles travaillaient au trousseau de leurs filles.

C’est une espèce de contradiction dans Molière. Agnès sait lire et écrire ; elle sait coudre, faire des cornettes, des chemises, des coiffes : Arnolphe prend lui-même la peine de l’instruire à fond de tous les devoirs du mariage : il lui recommande la lecture d’une manière de catéchisme, où il y a de très bonnes maxime ; il me semble que cette fille-là n’est pas très ignorante ; il est vrai qu’elle ne sait ni danser, ni chanter, ni dessiner, ni toucher le piano ; elle ignore la fable, l’histoire, la géographie ; elle n’a ni vu la comédie ni lu de romans ; mais sous Louis xiv, les arts d’agréments, les sciences étaient réservées aux filles de qualité, aux filles riches ; les trois quarts des bourgeoises, en se mariant, n’en savaient pas plus qu’Agnès. Arnolphe n’est donc pas réellement aussi fou que Molière le suppose, de n’avoir pas instruit Agnès des ruses des amants, de n’avoir éveillé ni son imagination ni ses sens, de l’avoir entretenue dans cette heureuse simplicité de la nature, dans cette ignorance du mal qui est un très grand bien, et n’est autre chose que l’innocence.

Dans la scène de l’interrogatoire, d’ailleurs extrêmement comique, il y a une équivoque sur un ruban qui est beaucoup trop libre ; mais on y rencontre aussi des instructions très utiles : par exemple, ces vers d’Agnès :

Il disait qu’il m’aimait d’une amour sans seconde,

Il me disait des mots les plus gentils du monde,

Des choses que jamais rien ne peut égaler,

Et dont, toutes les fois que je l’entends parler,

La douceur me chatouille, et là-dedans remue

Certain je ne sais quoi, dont je suis tout émue.

Ces vers, dis-je, sont la peinture la plus naïve et la plus énergique de l’effet que produit sur un cœur innocent le langage enchanteur de la galanterie et de la passion : qu’on juge par là du trouble qu’une jeune fille ressent lorsqu’elle entend au théâtre ou lit dans les romans ces conversations amoureuses, ces déclarations brûlantes dont elle ignore l’imposture et le danger. Que faut-il donc faire ? instruire les jeunes filles ? non, mais leur interdire tous les irritants, les mettre à un régime calmant et adoucissant : point de romans, point de comédies, peu de musique, point d’airs tendres et passionnés ; point d’amant qui ne soit approuvé des parents et sur le pied d’un époux futur et prochain ; les longues amours sont fatales au mariage. Il ne faut pas surtout imiter l’imprudence et la sottise d’Arnolphe, qui fait un voyage et abandonne son Agnès à la discrétion de deux domestiques imbéciles.

Nous avons une autre méthode : nous voulons que les jeunes filles soient d’abord initiées à la société ; qu’elles puissent tout voir, tout entendre, jouir de tout : nous les blasons de bonne heure pour les empêcher d’abuser ; nous éteignons les désirs par la liberté, l’imagination par l’habitude : cette recette a de grands inconvénients ; elle ne vaut rien pour conserver l’innocence ; elle est très bonne pour apaiser les passions et neutraliser l’amour qui vit d’obstacles et d’alarmes.

Le rôle d'Agnès est plus difficile à jouer qu'on ne pense : Mlle de Brie ne trouvant aucune actrice capable de la remplacer, la joua jusqu'à sa vieillesse : il demande de la finesse sous la naïveté, un début juste et saillant, un jeu simple, naturel et vrai. Mlle Bourgoing n'est point naïve ; elle réussirait mieux dans les soubrettes que dans les ingénues.